

ENTRETIEN AVEC MARIE-JOËLLE RUPP : «Vigné d'Octon était un témoin qui dénonçait les violences faites aux colonisés»

Le Soir d'Algérie : Quel intérêt présente en France aujourd'hui Paul Vigné d'Octon ?

Marie-Joëlle Rupp : Bien que tombé dans l'oubli, Paul Vigné d'Octon demeure en France dans la mémoire des partis de gauche et d'extrême gauche un précurseur de l'anticolonialisme. La question du passé colonial de la France est plus que jamais d'actualité. Le vote de la loi de février 2005 sur les bienfaits de la colonisation a fait prendre conscience de cette réalité : à cet égard, la France n'a jamais réglé ses comptes avec son passé. Le lobby colonial est toujours à l'œuvre. Le discours de Toulon de Nicolas Sarkozy, son discours de Dakar puis le «pardon» de Ségolène Royale en témoignent.

Dès lors, il est urgent de sortir du silence des personnages historiques qui ont, en leur temps, dénoncé les exactions de la conquête et les abus du pouvoir dans les colonies. Paul Vigné est l'un d'eux. Incontestable témoin de la politique d'impérialisation de la France, il n'a eu de cesse de vouloir alerter l'opinion contre les injustices et les abominations commises, selon les termes repris à la tribune de l'hémicycle par Jules Ferry, au nom du droit «des races supérieures sur les races inférieures».

Peut-on vraiment le considérer comme le père de l'anticolonialisme moderne ?

Cette question a fait l'objet d'une polémique dans les années 1970 entre deux historiens, Henri Brunschwig et Jean Suret-Canale. Le premier contestant le terme «anticolonialiste» à son propos, terme jugé alors anachronique. En effet, cette notion prise dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui, c'est à dire la remise en cause du principe de la colonisation revendiquant l'indépendance des peuples conquis, n'existait pas, du moins pas avant 1914. Jean Suret-Canale, en revanche, considérant la continuité de la dénonciation et de l'opposition de Vigné à la politique coloniale, allant progressivement jusqu'à comprendre et justifier le recours à la violence des colonisés, la place à l'avant-garde de ce mouvement. S'il n'a pas été le seul à contester la politique d'impérialisation de la France, il a été le premier à porter à la tribune de l'Assemblée nationale le récit des massacres dans les colonies. Paul Vigné

n'était pas un théoricien, mais un témoin des violences faites au colonisé qui a consacré sa vie à la dénonciation de telles exactions.

En dépit de sa radicalisation vers la fin de sa vie, il n'a pu, dans sa jeunesse, échapper à tous les clichés «coloniaux» en cours à l'époque, notamment dans la description exotique de l'Afrique. A quel moment s'est faite la césure ?

Ce qui est intéressant chez ce personnage, c'est son évolution. De colonial convaincu, il s'orientera progressivement vers l'anticolonialisme et l'antimilitarisme. Médecin formé à l'Ecole navale de Toulon, il a appartenu au corps d'armée le plus conservateur. Lors de ses premiers postes aux Antilles, puis au Soudan français (le Mali actuel), il écrivait dans *L'économiste français*, la revue de Paul Leroy-Beaulieu, le théoricien de la colonisation, inspirateur de la politique coloniale de Jules Ferry. On peut situer une première rupture en 1885, lorsque, accompagnant en tant que médecin une colonne punitive dans le golfe de Guinée, il assiste à des massacres de populations «indigènes» par l'armée française et ses supplétifs. Dès lors, il traquera tous les crimes de la conquête et les abus du pouvoir colonial. Il tentera de les porter à la connaissance de ses contemporains, par ses discours à la Chambre

des députés où il siègera de 1893 à 1906, et par ses écrits. Dans un premier temps, son opposition est motivée par le coût excessif des possessions outre-mer tant d'un point de vue financier qu'humain.

Puis, après des missions d'étude en Tunisie et en Algérie, sa position se radicalise, et il publie son rapport dans la presse anarchiste sous le titre *Le Brigandage officiel dans l'Afrique du Nord, Tunisie, Algérie, Maroc*. Mais c'est à partir de son pamphlet *La Sueur du burnous*, publié en 1911, qu'il met directement en cause la colonisation par ces mots restés célèbres : «J'ai fait ce rêve : il y avait enfin sur la terre une justice pour les races soumises et les peuples vaincus. Fatigués d'être spoliés, pillés, refoulés, massacrés, les Arabes et les Berbères chassaient leurs dominateurs du Nord de l'Afrique, les Noirs faisaient de même pour le reste de ce continent, et les Jaunes pour le sol asiatique.»

Tous les moyens ont été bons pour tenter de le faire taire : tentative de corruption, procès, cambriolage de son appartement, rachat en masse de ses livres, silence de la presse. Loin de le dissuader, ces épreuves l'ont renforcé dans sa détermination.

Un auteur comme lui, réédité en Algérie même, présente-il un intérêt dans des pays anciennement colonisés ?

Vigné d'Octon est petit-fils de paysans. Son père est boulanger. Il étudie la médecine et se spécialise en psychopathologie. Entre 1886 et 1887, il suit les cours du professeur Charcot. Il fait la connaissance de Freud qui suit, parallèlement, les cours de médecine mentale. Une ascension sociale peu ordinaire, il devient médecin dans la Marine française. Il tombe amoureux d'une jeune femme plutôt réservée, mais elle se marie avec un autre homme. Par déception et par désir d'écrire, il part, en qualité de médecin, pour les territoires coloniaux. Il écrit beaucoup. «Ecrire pour voyager,

voyager pour écrire», dira-t-il. Apprenant que la femme qu'il aime a perdu son mari, il revient à Octon pour lui demander sa main. Elle accepte. Horrifié par les massacres du colonialisme, il tentera de faire entendre les crimes de la troisième République à travers des romans. Il est alors député, mais finira par perdre son électorat en 1906. C'est un auteur remarquable, mais très peu d'œuvres sont publiées. Il dénonce trop. La France le supprime politiquement et littérairement. Il n'a plus de pensions, le château de sa femme brûle. Il le transforme en centre de



La réédition de son fameux pamphlet, *La Gloire du sabre*, par l'Anep en 2006, dans la collection Les Voix de l'anticolonialisme, aux côtés notamment de Césaire et de Fanon, préfacé par le président Bouteflika, est bien le signe d'une reconnaissance, du moins par l'Algérie. On me dit aussi qu'il demeure présent dans la mémoire de quelques Burkinabés.

Dans ses pamphlets et articles de presse, il démonte le système du colonat qui repose sur l'appui des chefferies locales, caïds, khalifats et cheikhs. Il est bon aussi de s'en souvenir. En outre, si Paul Vigné d'Octon donne en France, aujourd'hui encore, des arguments à ceux qui luttent contre les falsifications de l'Histoire, il est aussi la preuve qu'en

France, des hommes ont toujours tenté de s'élever contre la politique coloniale de l'Etat. Cela aussi, il convient de s'en souvenir.

Comment êtes vous venue à lui ?
Il y a une continuité dans mes recherches depuis ma première publication en 2006, *Vinci soit-il*, la biographie du chanteur Claude Vinci, puis celle de Serge Michel, mon père qui se trouve être à l'origine de ma démarche d'écriture. Tous sont des témoins et acteurs de notre Histoire et plus particulièrement de notre passé colonial. Oubliés ou méconnus, ils expriment par leur engagement dans la lutte anticolonialiste une vérité disqualifiée par les temps qui courent. Il faut rendre à l'Histoire sa vérité plurielle. A la sortie de la biographie de Serge Michel, un libraire de la décolonisation, en avril 2007, mon éditeur a attiré mon attention sur Paul Vigné du village d'Octon – Vigné d'Octon étant son nom de plume. Ainsi de Serge Michel, l'artisan de la décolonisation de l'Algérie, je remontais à l'un de ses précurseurs, donc à la source. Aborder l'Histoire par le genre biographique permet de porter à la connaissance d'un plus large public, certaines problématiques qui agitent encore les esprits. Encore faut-il que le lectorat soit incité à aller y voir.

Propos recueillis par
Bachir Agour

VIGNÉ D'OCTON :

Un visionnaire mal vu de son époque

Vigné d'Octon est petit-fils de paysans. Son père est boulanger. Il étudie la médecine et se spécialise en psychopathologie. Entre 1886 et 1887, il suit les cours du professeur Charcot. Il fait la connaissance de Freud qui suit, parallèlement, les cours de médecine mentale. Une ascension sociale peu ordinaire, il devient médecin dans la Marine française. Il tombe amoureux d'une jeune femme plutôt réservée, mais elle se marie avec un autre homme. Par déception et par désir d'écrire, il part, en qualité de médecin, pour les territoires coloniaux. Il écrit beaucoup. «Ecrire pour voyager,

voyager pour écrire», dira-t-il. Apprenant que la femme qu'il aime a perdu son mari, il revient à Octon pour lui demander sa main. Elle accepte. Horrifié par les massacres du colonialisme, il tentera de faire entendre les crimes de la troisième République à travers des romans. Il est alors député, mais finira par perdre son électorat en 1906. C'est un auteur remarquable, mais très peu d'œuvres sont publiées. Il dénonce trop. La France le supprime politiquement et littérairement. Il n'a plus de pensions, le château de sa femme brûle. Il le transforme en centre de

naturalisme et de nudisme pour gagner sa vie. Voici un visionnaire. Bien avant Sartre, il conçoit la littérature comme un appel à la liberté et à la responsabilité humaine, immédiatement issue de la condition de l'homme, parce que les mots véhiculent, selon lui, des idées politiques. Voici un homme qui ne ferme pas les yeux sur les problèmes de son temps, qui ne passe pas les actes criminels sous silence dans : *La Gloire du Sabre, Les Crimes coloniaux de la III^e République, La Sueur du burnous...* Plus d'une cinquantaine d'œuvres, quasiment ignorées en France. Comme le sou-

ligne Sartre après lui : «Opprimer les Nègres, ça n'est rien tant que quelqu'un n'a pas dit : les Nègres sont opprimés.»*

Voici la rencontre avec un homme d'une rare exception : fidèle à la femme qu'il aime, classé parmi les premiers libertaires de gauche ; ses romans politiques sont des témoignages historiques, et surtout ami de la justice au nom de la liberté pour tous.

Fadéla Hebbadi,
écrivaine et philosophe

* Jean-Paul Sartre,
La Responsabilité de l'écrivain

Vigné d'Octon, utopiste parmi des criminels

«J'ai fait ce rêve : il y avait enfin sur terre une justice pour les races soumises et les peuples vaincus.» Discours étonnamment moderne d'un homme du XIX^e siècle, quand on songe à la célèbre allocution de Martin Luther King, le 28 août 1963.

Mort le 20 novembre 1943, Vigné d'Octon est tout d'abord un idéaliste zélé, puis un précurseur de l'anticolonialisme. Il part en Guadeloupe puis au Sénégal, à la conquête coloniale, et déception de cette illusoire promesse de la civilisation, qui échoua dans la barbarie monstrueuse. Ses yeux ont vu l'horreur. Il déchante et sombre dans la colère et l'indignation contre le colonialisme sous la III^e République.

Il rêve du grand éveil des pauvres et des opprimés. Rêve qui se réalisera dans une lente et douloureuse agonie. Qui donc connaît même en France, cet anarchiste de gauche qui écrivit plus d'une quarantaine d'œuvres engagées contre le colonialisme, jusqu'au milieu du XX^e siècle ?

Sa plume est pourtant remarquable. Il est d'abord publié chez Flammarion à la fin du XIX^e, puis effacé de la carte, pour avoir dénoncé les horreurs commises par une structure collective d'une extrême perversité. Paul Gauguin, Zola, François Coppée, Ferdinand Fabre, José Maria De Hérédia, le lisent mais la presse et le milieu de l'édition le musèlent, participant à la mesquine cabale colonialiste.

Vigné dénonce les exactions, le sadisme colonial avec une tristesse mélancolique, dans *La Gloire du sabre*, rééditée en Algérie et ignorée en France : «Je regardais les ruines par nous, entassées sur les rives du Rio Nunez comme sur celles de Casamance, et je songeais qu'il faudrait des années et des années pour que d'autres villages paisibles soient reconstruits à leurs places.» Combien faut-il d'années pour reconstruire un soleil sur une terre qui a été abusée, violée, meurtrie dans sa chair ?

L'histoire doit être démystifiée, elle ne doit pas céder aux attrait illusoire du colonialisme mais elle doit tenter de dégager des structures plus profondes pour nous permettre une intelligibilité, de faire émerger un processus beaucoup plus complexe que ces représentations civilisatrices qui cachent bien des horreurs et des crimes.

Marie-Joëlle Rupp déréalise ici une histoire qui continue de travestir, par ses caractères fumeux et abusifs, certains faits du passé, au nom de la glorification de la République et du colonialisme. La plume aiguisée, talentueuse et lucide, Marie-Joëlle part sur les chemins de pèlerinage, car il faut avoir la foi, pour emprunter des routes aussi escarpées et tortueuses. Le doute menace chaque avancée. «La révolution est une religion», proclame Proudhon. Il s'agit bien d'une œuvre qui révolutionne radicalement des caractéristiques significatives de l'organisation sociale de la République, en France.

Elle opère sans révolte, sans sentiment de frustration, vers le but d'une réappropriation de l'histoire, en accompagnant d'un pas assuré et pénétrant, ceux qui l'ont subis. Mais à l'heure actuelle, les œuvres de Vigné d'Octon ne sont toujours pas publiées.

Le déni de la presse et de l'édition française des abus cruels du colonialisme, est toujours d'actualité. Aucun article sur le livre de Marie-Joëlle dans les quotidiens français, comme si ce long pan de l'histoire, d'écrasement et d'humiliation, devait absolument être évincé. Le premier sentiment révolutionnaire, décrit par Mao, leur semble encore lointain.

Si les enjeux de cette absence de visibilité dans les médias, en France, des œuvres de Vigné d'Octon, sont malheureusement ceux que je viens d'énoncer, il y a urgence à lire, le livre de Marie-Joëlle Rupp, dont la valeur est unanimement estimée par de nombreux historiens.

Relier mes indignations à l'histoire collective peut paraître réducteur, pourtant ces histoires sont intrinsèquement liées. Le travail archéologique de mémoire opéré par Marie-Joëlle Rupp, ôte de nombreuses confusions mentales singulières et générales. En imposant légitimement, en France, une nouvelle donne historique, elle poursuit, à son insu, l'œuvre inachevée de son père. Sa sollicitation relevait donc non pas d'un défi mais du devoir et d'une évidente nécessité historique.

Exhumer les grands oubliés de l'histoire du colonialisme est une manière de démasquer la laideur camouflée sous ses apparentes charpentes bienfaitrices. Les marmites des persécuteurs sentent le souffre, refermer leurs couvercles, sur tout un pan du passé, aurait été un acte d'une misérable lâcheté.

J'avais déjà lu Serge Michel, un libertaire dans la décolonisation, journaliste français, qui a donné un souffle fondateur, à la presse algérienne. Ce livre m'a fait une très forte impression, non pas parce qu'il s'agit de son propre père, mais parce

qu'il réveillait en moi, un instinct intellectuel et d'élévation par rapport à l'Algérie. Marie-Joëlle Rupp a l'art de provoquer les consciences d'une façon constructive. Je savais que son investigation concernant un autre personnage historique susciterait des formes libératrices nouvelles comparables à celle suscitées par Serge Michel. Et elle m'apporta, en effet, une explication à mes colères intérieures contre les positions de supériorité et d'outrecuidance de certains de mes contemporains.

F. H

Vigné d'octon, un utopiste contre les crimes de la République, Marie-Joëlle Rupp. Préface de Jean Lacouture, Ed. IbisPress, 2009.

Marie-Joëlle Rupp est journaliste, elle est l'auteur de : *Vinci soit-il*, biographie de Claude Vinci, chanteur, auteur, déserteur, préface de Gilles Perrault, *Le Temps des Cerises*, 2006

Serge Michel, un libertaire dans la décolonisation, préface de Jean-Claude Carrière, IbisPress, 2007

Quelques éléments sur la vie de Paul Vigné d'Octon

1859 - Naissance à Montpellier dans une famille d'origine paysanne.

1880 - Après des études de médecine à Montpellier, il intègre l'Ecole de médecine navale de Toulon.

1885 - En poste au Sénégal, il participe à une expédition punitive dans le rio Nunez (golfe de Guinée).

1889 - Démission de l'armée, début de la vie littéraire.

1893-1906 - Député de l'Hérault

1900 - Publication de son premier pamphlet contre les abus de la colonisation, *La Gloire du sabre*.

1908-1909 - Missions d'étude en Afrique du Nord. Début de sa collaboration avec la presse anarchiste.

1911 - Parution de *La Sueur du burnous*.

1914 - Affecté comme médecin au service des hôpitaux du camp retranché de Toulon.

1923 - Publie *La Nouvelle gloire du sabre* : Les crimes du service de santé et de l'état-major général de la marine, Pages rouges l'année suivante.

1935 - Doyen des médecins naturalistes, il transforme sa demeure d'Octon en centre naturaliste et s'attelle à la défense de la doctrine ainsi qu'à la propagation de la psychanalyse.

1943 - Mort à Octon, dans l'Hérault
Il a écrit plus d'une quarantaine d'ouvrages et des centaines d'articles non répertoriés.

SIGNET Pionnier

Paul Vigné d'Octon, un anticolonialiste des temps où la notion elle-même n'existait pas, auquel Marie-Joëlle Rupp vient de consacrer une biographie, est l'un des rares «bienfaits» de la colonisation. Ce médecin militaire, qui a fini en politique après avoir écrit des livres et des articles de journaux, a fait vibrer bien des fois les traverses de l'hémicycle parlementaire par ses diatribes dénonciatrices de la colonisation. Un ton d'intransigeance que les barons de la conquête coloniale et les adeptes de la mission civilisatrice combattaient de toutes leurs forces. De son temps, Vigné avait l'allure frêle d'un Don Quichotte titillant de sa voix et de sa plume les moulins à vent. Mais ils les poussaient dans le sens du vent de l'Histoire. Vigné meurt en 1941. A partir de 1945, les luttes pour les indépendances commencent dans plusieurs colonies en conséquence de la Seconde Guerre mondiale. Des voix vont relayer celle qu'on entendait si peu et vingt ans plus tard, la décolonisation était une réalité née des luttes des peuples colonisés. Vigné disparaît alors un peu comme quelqu'un qui a fait son boulot et se retire. Ses œuvres ne sont pas rééditées. Qui se souvient de lui ?

Marie-Joëlle Rupp, archéologue de l'anticolonialisme, est allée l'exhumer. Elle a abattu un travail formidable pour nous rendre cet idéaliste, sa réalité et ses contradictions qui sont aussi celles de son temps. A l'heure où la morgue coloniale est plus que jamais présente dans l'appréhension de l'histoire, il n'est pas mauvais de se souvenir qu'il y a des hommes comme Vigné qui, au XIX^e siècle, étaient en avance sur des attardés d'aujourd'hui.

Bachir Agour